

AUTRE

Longtemps j'ai aimé le mot *maintenant*, je murmurais sa
 minuscule chanson en moi-même, enfant, lorsque j'étais seule. *Maintenant, maintenant, maintenant,*
maintenant, chantais-je, ne sachant trop où nous étions. À peine m'en étais-je aperçue,
 qu'il produisait sa mélodie liquide et que le temps, miroitant, commençait à s'écouler,
 presque inaudible, avec les criquets si c'était l'été, avec l'horloge dans la pénombre
 si c'était à la cuisine, avec le tapotement des branches du lilas hivernant sur les murs
 ombrés de violet

qui enserraient le jardin,
 si c'était le vent. Où étions-nous, en fait ? *Écoute, écoute, maintenant* avaient coutume de dire
 les adultes pour dire de faire attention, dire que ce qui arrivait, la chose importante, avait ses
 côtés glissants : un *écoute* peut avoir sa pente, un autre *écoute* une
 autre. La chose elle-même, l'essentiel, est entre les deux. Ne cille pas. Ne la
 manque pas. Fais attention. C'est une balle.

Toutes ces années, avant de me perdre, je vivais une vie différente.
 Une vie où l'on peut revenir en arrière. Je pensais que chaque nouveau
maintenant, chaque

nouvelle note, cueillie parmi ce qui n'était pas l'inexprimé, recouvrait un pas
 du Dieu qui se retirait.

Où était-elle juste avant, me demandais-je, alors qu'elle s'en allait en cercles concentriques
 de là où le doigt avait pressé sur la détente. *Tap tap*, tambourinait la main de ma mère,
 à son insu, sur la table de la cuisine,
 dans la pénombre d'une fin d'après-midi. Pour tenir l'attente à distance. Il n'y a pas
 d'attente. Il n'y aura jamais de lendemain. Pourtant on s'endort soudain, c'est vrai, et ensuite,
 cela recommence, quand tout aussi soudainement nos yeux s'ouvrent, cela afflue, et l'on
 est inondé, et la chanson commence. Un jour
 en m'éveillant, j'étais

malade, au lit, pour la première fois, depuis le commencement, depuis le commencement
 de l'école, depuis l'avènement de mon moi.

J'ai cherché les notes, mais les murs glissaient en dedans. Un poids
 s'abattit. J'attendais. La première fois. Quel âge pouvais-je avoir ?

La maison produisait son tic-tac et son tapotement. Des sons inouïs se faisaient entendre - un volet
 qui claque,

le lourd cliquetis des clés, le claquement doux et sec d'une pomme de pin qui tombe sur le gravier. Une tourterelle
 triste se lamente. Une fois. Puis un moment après, encore une fois.

Que pouvait-il y avoir d'autre en moi ? C'est alors que j'ai entendu
 ce qui me fait briser ce silence et vous parler ainsi.

J'ai entendu mon nom, comme toujours, prononcé dans la classe, au commencement de la journée d'école.

PEPPER, Jorie. Je me suis levée. Je connaissais l'espace où il flottait, tout le monde attendait.

Je l'ai entendu prononcer une seconde fois, dans la grisaille du matin,

au-dessus de rangées et de rangées de chaises vides, de leur plénitude luisante, alors que les enfants étaient debout.

Je ne pouvais rien faire. Je l'ai compris en entendant que l'on disait - « absente » -

dans la salle. J'ai entendu le silence qui a suivi.

Je me suis redressée, j'ai regardé autour de moi. L'arbre, derrière la vitre, sa vie, affluait jusqu'à son écorce.

Son existence battait jusqu'à la pointe de ses feuilles, jusqu'à ses racines. *Ça ne pouvait être*
absent. La tasse

bleue sur la commode, son minuscule courant bleu, les pommiers sauvages en fleurs, un oiseau posé sur
 le garde-fou du pont — de cela, qu'est-ce qui pourrait jamais se retirer,
 et ne laisser présente qu'une part de soi-même ? - ou des nuages - sur la tasse, dans le ciel - ou de la frange
 à glands

du rideau, de la porte, du fauteuil en osier avec son coussin aux motifs de roses, de l'abat-jour safran au liseré

de brocart crème... je ne sais pas si j'ai crié,
mais ils ont accouru pour voir ce qui n'allait pas.

Voici ce qui ne va pas : nous, nous seuls, les humains, nous pouvons nous retirer de nous-mêmes et
ne pas être
tout à fait ici.

Nous pouvons être entiers, ne l'être qu'à demi, et ne pas en mourir pour autant. Nous pouvons être ici et
[hors d'ici, maintenant,
tout à la fois, et ne pas en mourir. La petite chanson, la petite rivière, a des rives. Nous pouvons remonter
nous asseoir sur les rives. Nous pouvons nous retirer
de l'existence de nos corps, nous pouvons vivre dans une
partie de ceux-ci, nous pouvons être absents, et que personne ne le sache.

L'AUBE AU PREMIER JOUR

(21 déc. 03)

Un coup de feu. Le second, mais le premier que j'ai entendu.
Puis les murs de la chambre, striés de la lumière première, qui s'engouffre
dans l'espace.

Alors, seulement alors, mes yeux se sont ouverts.
Nous surgissons d'abord, dans l'éveil, comme un *nous*, je
pense. Tôt ou tard, entre un instant et l'instant suivant,
il y a encore le courant qui nous emporte
et nous dépose en l'unicité. Le poids du corps est
un échouage. En arrière ou en dessous : l'infinité
ou quelque chose qui est sans importance. Puis qui a une importance,
donnant la sensation de murs, et le redressement du soi que l'on doit opérer
entre eux, puis le pas que l'on a à faire une fois réveillé, et comme cela
nous remet dans le chemin dont on s'est écarté
la nuit précédente. Zénon faisait le raisonnement que nous n'atteindrions
jamais le but. La raison, de fait, n'y atteint jamais.
Mais nous remettons nos pas sur le chemin à chaque fois.
Combien de temps as-tu été tienne, es-tu fatiguée, es-tu
pressée, es-tu assise, cette tranquillité est-elle
toujours ton sentier, où tu t'engages
maintenant seulement en
esprit - qui continue à avancer, remarque -
jusqu'à ce qu'il ne le fasse plus et que l'arrêt
se produise à nouveau.

As-tu les yeux fermés ? Je mets de la crème sur mes paupières
et l'y fais pénétrer. J'y sens mes yeux, là, sous la peau.
Comme elles sont impersonnelles, ces choses dures, à peine
attachées, dans leurs enveloppes, à peine protégées.
Tony me dit comment, au labo, on imprime une image
- une croix, en l'occurrence - dans le regard d'un singe puis
comment on « sacrifie
le singe » et comment, quand on les examine, les neurones dans le
cortex visuel,
de fait, reproduisent l'empreinte de
la croix. Elle aurait été, cette croix (excepté en de très
inhabituables circonstances), effacée
par l'image suivante. D'où le besoin du
sacrifice. De quoi est-elle faite, je demandai. De cellules, de cellules
actives, dit-il. Est-elle imprimée, je demandai. Non. Elle
aurait disparu et aurait été remplacée, sauf que
la créature a été tranquillisée. Cela me plaît qu'ils
utilisent le mot *tranquillisée*. Puis le fond
de la caverne, là, avec sa croix de cellules. Qui se
dissoudra l'« instant d'après ». Quelques discussions
prolongent ce chemin à l'infini. Et
l'infini *est* un chemin, mais on ne peut
réellement s'y promener, sur ses planches, par
la spéculation. « Donc » est une autre manière de se promener,
donc le rapide Achille ne peut jamais distancer la lente
tortue. Zénon en déduisit encore un autre chemin.
Et, oui, maintenant, espace et temps peuvent être subdivisés
à l'infini plusieurs fois. Mais n'est-ce pas triste ?
Une tristesse ne s'est-elle pas insinuée, désormais ?

Je mets mes mains sur mes deux yeux et m'étends,
tranquille. Je réfléchis. Le paradoxe dit qu'on ne peut jamais quitter
la pièce dans laquelle on se trouve à cet instant. D'abord on parcourt
la moitié de la distance jusqu'à la porte, puis la moitié encore, et ainsi de suite. Ces yeux,
sous mes mains, je les ai regardés dans un miroir hier.
Tout, bien sûr, était argent, ma peau, mon regard,
et même les yeux, tenus dans
leurs paupières.

J'ai regardé intensément dans cette pièce.

J'ai regardé partout, jusqu'au fond. Le
fond
me dit

que je dois revenir ici, ici sur le devant, il n'y a
pas plus loin où je puisse aller. On fait des pas de plus en plus petits,
selon Zénon, pour tenter de quitter la pièce. Si on retourne maintenant
à la glace, on peut *regarder* ses yeux. Après un bref
moment, très bref, si on tient ferme, ne cille pas, regarde seulement,
on regardera *une autre*. Une femme d'argent. Je te le
promets, va, fais-le maintenant, tu le verras, ce n'est pas toi.
C'est davantage non-toi, que n'importe qui que tu
aies jamais vu. Continue à regarder intensément. Même Achille doit faire
des pas de plus en plus petits. Même ainsi il ne peut jamais gagner.
Avant Zénon, il y avait Pythagore. Avant Pythagore, les humains
ne comprenaient pas - c'est le verbe utilisé - que les résultats
devaient être prouvés. Qu'il y a un édifice
que tu peux construire, étage par étage, depuis les principes premiers,
utilisant des axiomes, utilisant la logique. À la fin tu as une maison
qui te loge. Maintenant, regarde-toi.
Es-tu un système complet de logique et de vérité ?
Es-tu un sentier sur lequel n'existe aucun corps ?
Peux-tu te briser si tu heurtes de ton poing, maintenant,
ce visage qui te regarde, tandis que tu fixes ton regard ?
Ici. Tu es au commencement de quelque chose. À l'exact
commencement. D'accord. C'est l'éveil
numéro deux, ici, dans ce poème. Et pourtant il y a
eux-ci : moi : toi : toi, là. Je suis en réalité en train de te
regarder fixement, tu sais, ici même, depuis précisément le bassin de cette page.
Ne t'inquiète pas de savoir où je suis aussi, je suis ici. Ne t'
inquiète pas de savoir si je suis toujours en vie, tu l'es.

EN PRIÈRE
(Tentative du 8 juin 03)

L'un de nous est éveillé, l'autre non, me semble-t-il, ici,
dans l'obscurité — je ne peux pas dire non plus si c'est le radiateur ou les premiers
oiseaux — le jeune soldat rentre une fois encore
à l'hôpital, afin de se rétablir et de le renvoyer sur le théâtre,
pour rendre quoi opérationnel ? — pourquoi — pourquoi suis-je éveillée, ou est-ce toi, non moi, qui
le suis — si Orion avait quelque chose dans la poche, cela tomberait
sur la maison, as-tu dit dans ton sommeil, mais c'était vrai, je suis allée
regarder, pourquoi est-ce si terrifiant qu'Orion soit toujours ici, si tard dans
l'histoire, à chasser, la nuit entière, meutes de chiens partout dans le ciel,
et aussi des proies partout dans le ciel, quelquefois sa proie *accidentellement* devenant ses
chiens
bien-aimés, oui — est-ce parce que nous ne pouvons pas nous distinguer l'un de l'autre que nous devons
inventer
quelque chose qui comptera comme différence — une différence *réelle* — de combien
doit-elle différer, cette différence, pour compter, pour remplir son rôle,
ou celui que l'histoire voudrait nous faire croire, qui est de tenter de nous sauver —
et si je regarde maintenant dans ce noir, là-haut, vais-je voir
sa raison d'être —
ou bien maintenant, depuis les marécages, invisibles pour l'instant, où il y a un coup de feu, où les hommes
de Trévières
passent cette nuit dans
les affûts, à chasser, là, un autre coup de feu,
où les enfants devenus hommes de nations alignées et non
alignées font leurs traités, s'emparent de leur butin, toute la nuit —
déclarations de loyauté flottant dans l'air qu'ils
respirent — toujours plus
toxique, à peine supportable — où
d'autres, plus humains encore, expulsés, violemment, vers ça, par des mères
qui crient, ce
passage du temps
où ils se tiennent maintenant, visant haut dans l'air, avant l'aube,
tout droit, là-haut, vers ces étoiles trop tranquilles
poursuivies naguère par des garçons morts maintenant, désespérés, dans ces mêmes marais, qui se cachaient,
écoutaient attentivement
l'ennemi, ses bruits les plus imperceptibles, écoutaient
toute la nuit, épuisés — les égarés du 116^e —
tous entraînés par le courant de fond jusqu'à Dog Green (Omaha)
alors qu'ils étaient censés rencontrer à l'heure H, à des miles de là, là-bas à Dog Red (toujours
Omaha) —
d'autres censés aller à Easy Green ou Easy Red lâchés aussi à Dog — la plupart tous encore
en vie — en retard — y compris les
démineurs — tous entraînés vers le fond, gelant, énormes vagues — *censés* atterrir
où les emplacements des armes étaient moins resserrés et les canaux entre les lignes
des balles traçantes
pouvaient être évaluées à travers la surface de
la plage
parce que, dieu merci, on ne pouvait pas
faire pivoter les tourelles
pas même d'un pouce,
de sorte que la piqure de feu, une fois tracée sur le sable, ou sur
les rangs de chair se suivant, permet
d'évaluer, à peine le temps d'un éclair — si on

est celui qui va recevoir cet éclair
dingue, deux secondes, peut-être trois, de vie —
le passage au travers — [c'est cela le mot *miséricorde*] [et moi qui tire avec
ce son exact dans l'air maintenant
de l'arme défectueuse] [« Maintenant dans mon viseur apparaît /
le soldat qui va mourir. / Il sourit et avance *de la façon que* /
sa mère connaît. Je crie
MAINTENANT »]. Es-tu éveillé, j'écoute ta respiration ici,
je suis à côté de moi-même, je suis à côté de ces mots, aussi proche
de *cela* que je peux, pas assez proche pourtant, de beaucoup, ô dieu
ne nous laisse pas seuls, tu nous as fait une peur panique — dehors, partout alentour, le brouillard,
la « liberté »,

les soldats et les chasseurs y pataugent, une brume épaisse —
et là, de nouveau maintenant, un coup de feu — touché ou manqué — comme c'est facile de faire une âme —
comme ici, ne vois-tu pas, la minute où j'arrêterai de gribouiller ici
je serai partie — la vérité est un événement collectif — non ce n'est pas ce qu'il
a dit, il a dit

la vérité est une erreur collective — l'esprit meurt ou ne meurt pas
avec le corps, et c'est peut-être la seule vraie question qui nous reste,
à part « nous », l'autre grand mystère, si l'un de nous
peut seulement en toucher un autre, même ici, nue, j'essaye de me
rendormir, les chaises et les tables
repoussent le vide, prennent de la place, *je le dis*
comme je le vois dit le jeune homme qui tient l'arme, tandis que je
continue à compter mes chiffres — quand en aurai-je assez
pour passer au travers, m'endormir — comme maintenant je
dois encore recommencer

car un coup de feu, là-bas, fracasse
mon décompte... C'est étrange, le chiffre sort de l'esprit.
Comme quand je dénombrerais les étoiles, de longues nuits, dans l'enfance.
D'une toute petite voix sonore. Si intransigeante, si sévère. Jusque dans les centaines, beaucoup
de centaines. Chaque étoile. Tenue fermement. D'abord dans le regard, puis en esprit. Puis soudain,
terrible, je m'égarais— horrible, m'effiloche, tout le ciel nocturne
se défait — et où allais-je atteindre, dans la panique, à essayer d'attraper le nombre le plus
lointain, celui que j'
avais à l'instant — où étais-je — où est-il — ô dieu ce n'est
rien, n'est-ce pas ?, d'avoir à
recommencer le dénombre-
ment — les étoiles, les papillons, les mouches, les cicatrices,
les morts, les chambres, le sable, les mots, les blessés, les routes, les membres qui manquent,
ceux à qui
les membres manquent, les disparus, les étourneaux, les prières, les se-
crets de chacun, les balles, les jours, depuis le commencement à nouveau, les
jours. Commencer à compter. Trop de sang. Sous le pont.
Commencer. Commencer à remettre les choses en place. À nous apaiser. Commencer.

SOLDATENFRIEDHOF

(Cimetière allemand, La Cambe, Normandie, 2003,
terminal informatique)

« Pour trouver une personne tombée au front », ça dit : « appuyez sur la touche verte ».

Indiquez son nom : nom, prénom, j'entre

Klein. 210 Klein au Soldatenfriedhof.

Je fais défiler. Klein ne change pas.

Le prénom change, le grade, le rang, la parcelle.

Non. Le cimetière change aussi. Au 88, Klein est à

Colleville (cimetière américain). Au 93, il est dans le britannique (Bayeux).

Avez-vous trouvé la personne tombée au front que vous cherchez, dit le programme

quand je reviens à la page d'accueil. Pas de case pour

la nationalité. Pas pour la religion. Juste pour la date de

naissance,

puis la place, le rang, la parcelle, puis vient le champ de repos. Je regarde l'

écran

silencieux. Des touches très larges, pour en faciliter l'utilisation.

De retour au portail, voici le

champ de repos. 21 222 soldats allemands. Certains portent un nom, certains pas.

Dans le bureau, maintenant, un visage ouvert lève les yeux.

Je demande : quand a-t-on trouvé un homme pour la dernière fois ?

Ici, c'est plein, dit-il, les gens vont maintenant à Saint André.

Ainsi, on ne trouve pas de nouveaux corps ?

Oh non. Non, non. Pas plus tard que le huit du mois dernier —

voyez, il tire un dossier rouge d'une rangée.

Regardez — ça s'ouvre — ici, vous allez voir.

Un nom, un point d'interrogation, une empreinte de dents dont deux

(perdues après la mort) marquées : « perdues après la mort ». Un sachet

en plastique renferme une plaque de métal ovale, presque

illisible, maintenant posée dans

ma main. L'autre sachet, il l'ouvre d'un bruit sec : ici :

un bouton : nous les identifions le plus souvent d'après les boutons :

c'était un parachutiste : vous pouvez le voir à

la taille, la couleur de la garniture. L'enveloppe

de quelque chose d'autre que le temps, je pense,

s'ouvre en glissant pour révéler, niché, comme en une gousse, cette graine, dure, foncée, comment

trouve-t-il son

identité — un parachutiste — allemand — les boutons de

chaque nation étaient différents — si c'est un Allemand, on nous appelle — s'il est des nôtres,

nous commençons le travail — quoi qu'il reste du vêtement — un fragment

de botte,

un galon, peut vous permettre de retrouver

cette personne — une pince de métal — le tissage d'un genre d'

étoffe. Il y avait tant de sortes de fibres alors. Puis

autant de terre qu'on peut en avoir — des fragments d'os quand il y en a —

comme la chair retourne vite à la terre — c'est pour ça que le vêtement est

si valable.

Qu'il y ait des dents aussi, c'est bien —

on pourra avertir la famille.

Il est très apaisant de savoir que la personne que vous cherchez est retrouvée.

Le plus souvent au Printemps quand la terre est retournée.

Quelquefois quand on élargit les routes.

Beaucoup étaient enterrés près des pommiers.

On sent, à la façon dont ils sont placés, que l'enterrement

s'est fait avec gentillesse. Je ne sais pas trop pourquoi, mais c'est
comme ça. Je retourne l'ovale dans ma main. De la terre dessus encore, incrustée dans l'entaille
des nombres gravés, plus profondément
dans celle des 3 et des 8, de sorte qu'il est plus difficile de déchiffrer l'ensemble.
Le garçon a 17 ans, dit-il.
Et s'il n'avait pas été retrouvé.
Et s'il est trouvé maintenant.
Où retourne-t-il.
Champigny-Saint-André recevra
un peu de terre, une mâchoire, des dents, des boutons, une plaque d'identité, un
insigne, des cheveux, les os d'une main droite
presque entière. Quand les os de plus d'une personne ont été trouvés
ensemble, le responsable du département de l'enregistrement des tombes
— cet homme aux mains larges et douces qui me tend le dossier —
divise les restes humains de façon
à recomposer autant de personnes qu'il est possible.
La personne possible : une dent suffit. *N'importe quoi*
fera l'affaire,
en fait, dit-il en levant les yeux, et presque inaudible.
À qui s'adresse-t-il ?
Derrière lui maintenant le champ où, en 1947, des corps américains, et des fragments de ceux-ci, placés ici
temporairement,
ont été déterrés et déplacés pour la toute dernière fois
vers leur dernière demeure, au Mémorial de guerre américain de Normandie —
et ces parties et ces bouts d'Allemands qu'on avait, retirés des sols
qui les portaient et placés dans les trous que les Américains
laissaient.
Pardonnez-moi, dit l'homme, toujours assis,
J'ai été impoli sans le vouloir (il se lève),
mon nom est _____, voici ma carte.
Puis-je garder le bouton un moment encore ?
Toi qui viens de sous le verger de pommiers,
toi, toujours pas trouvé dans mon champ,
et la taupe qui se fraye un chemin,
et les lapins, à l'aube, qui mangent,
et l'oiseau que je ne peux identifier,
toi, absence de sens,
parle — qu'est-ce que tu hais — qu'est-ce que tu hais —